

ROMAN

Les cinq lois de la vie

Frédéric HUNTER

© MCG éditions

www.mercure-communication.fr

<http://frederichunter.free.fr/>

ISBN : 979-10-97329-01-3

Tous droits réservés - 2017

Frédéric Hunter © MCG éditions

Photos Pixabay - infographie MCG éditions

CHAPITRE I

Le pays

Après la pluie, vient le beau temps. Oui, et après le beau temps ?

La Mhoudaoui venait de connaître deux mois sans une seule goutte de pluie. Deux mois sans le moindre nuage au-dessus de sa petite tête. La sécheresse menaçait alors que la saison chaude n'avait pas encore débuté. Le ciel demeurerait imperméablement bleu. C'est vrai que le soleil aime beaucoup la Mhoudaoui.

La Mhoudaoui est un tout petit pays d'Afrique qui ne figure pas sur les cartes géographiques, sinon sur des cartes locales. Etendu sur quelques dizaines de kilomètres, le paysage de la Mhoudaoui est parsemé de cabanes de bois. A une trentaine de kilomètres des 5000 habitants de Carocco, la petite capitale de la Mhoudaoui, le village de St Barthélemy vit retiré du reste du monde. Quelques fruits, des céréales, un peu de lait, parfois de la viande, et, à l'ombre des cabanes, la vie devient confortable dans le petit village ; quelque chose comme une île dans le désert. La Mhoudaoui est un soleil dans la nuit, un rire dans le lointain, un petit prince aux cheveux d'or.

A St Barthélemy, le temps n'existe pas. Rien n'a changé depuis la nuit des temps. Dans le Nord, le soleil est toujours autant admiré que craint, et la forêt, dans le Sud, demeure toujours aussi épaisse et humide. Entre les deux, sur quelques kilomètres seulement, un dégradé de verdure. C'est là, entre l'intensité aveuglante du désert et la nuit noire de la forêt, que vivent les familles. Les familles sont les mêmes depuis toujours. Elles se mêlent les unes aux autres, brassent et marient leurs enfants, et voient fleurir de nouvelles générations. Les enfants prennent le relais de leurs parents, et la vie poursuit son chemin. Les rides creusent le visage, la peau s'écaille, les doigts se nouent, et les dos, épuisés de vivre se tassent, se courbent, jusqu'à retrouver la terre. Dans ce paysage à la fois immensément vide et pourtant si petit, les hommes naissent, passent, et s'en vont.

Pour les mhoudiens, le mois de juin annonce le début de la "Délivrance". Lors de ce rite initiatique, les enfants passent des épreuves, et deviennent des hommes. La Mhouadoui est

peuplée de mystères, mais la Délivrance est certainement le plus redouté de tous. L'épreuve est chaque fois différente, car tous les enfants n'ont pas la même histoire, ni les mêmes blessures. En Mhoudaoui, on pense que c'est en se guérissant de l'enfance que l'on devient un adulte.

Cette année là était très particulière. Parmi tous ces jeunes garçons, le jeune Emmanuel s'apprêtait à devenir un homme. Lui, contrairement aux autres, contrairement à tous ceux qui se sont délivrés de l'enfance, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, lui, était blanc. Personne ne savait pourquoi, mais il en était ainsi. Oui, pour la première fois, un blanc allait devenir un homme.

Emmanuel était ce que les mauvaises langues et autres méchants appellent un "Blanc-Tam-tam" ; c'est-à-dire un noir à la peau blanche. Dans leurs bouches, c'est très insultant, très méprisant. Un "Blanc-Tam-tam" est un traître, un menteur, c'est un étranger qui tenterait de se faire passer pour un frère. Mais à St Barthélemy, les villageois savent bien que les enfants naissent tous de la même mère, la terre, l'Afrique. Emmanuel n'était qu'un autre de ses fils. Un fils que la terre-Mère aura fait naître différent. Même si personne ne comprenait pourquoi il était blanc, il en était ainsi. C'était un mystère de la nature, un de plus, et tous l'acceptaient. Les saint-barthélemiens ne sont pas plus bêtes que les autres ! Bien sûr qu'ils se sont posé des questions, mais eux, ils ont accepté de ne pas trouver de réponse. Ils savent ignorer.

Blond comme le soleil, Emmanuel vivait dans les coutumes mhoudiennes comme si de rien n'était, et tous les villageois admettaient Emmanuel comme l'un des leurs. Sa couleur était comme un trait de sa personnalité. Certains sont grands, d'autres sont petits, ou gros, ou costauds... lui était blanc. Il en était ainsi. Même si aucune remarque méchante ne sortait des bouches, Emmanuel surprenait quand même, dans le silence, des regards peut-être incrédules, interrogatifs. Il n'y a pourtant jamais eu de quelconques insinuations sur sa couleur ou sur ces étranges cheveux blonds que les enfants regardaient avec fascination, mais Emmanuel, lui, il se posait des questions. Des questions

sans réponse qui font brûler les yeux, baisser la tête, et jaillir de nouvelles questions. Des questions sans issue. Des questions qui empoisonnent les moments de solitude.

Parfois aussi, il y a les autres, ceux qui n'étaient pas de St Barthélemy, ceux des villages éloignés, qui venaient aux nouvelles, ou s'asseoir un moment avant de reprendre la route. Il y avait les docteurs de Carocco, la capitale, qui venaient pour les vaccins et apporter des médicaments, ou les familles qui rendaient visite, et partageaient quelques jours. Eux, ils ne savaient généralement pas pour Emmanuel. Les morsures rouges du soleil sur une jeune peau blanche sont alors moins douloureuses que certains regards posés sur la différence. Des regards ni mauvais, ni agressifs, juste surpris, ou intrigués. Dans leur maladresse, les yeux sont plus blessants que les langues ; et le mal n'est pas dans l'intention, il est dans la douleur. Emmanuel, parfois, c'est vrai, ça lui faisait mal d'être blanc. Il trouvait ça injuste.

Ce vendredi là, Emmanuel se moquait royalement de tout. Le lendemain était son premier jour de Délivrance, et seule cette Délivrance comptait désormais. Emmanuel allait devenir un homme. Enfin ! Non plus un enfant, non plus un blanc, et même mieux qu'un homme... il allait devenir un mhoudien. C'est tout ce qu'il voulait.

En Mhoudaoui, quand le soleil s'est éteint, et que la nuit s'est relevée, les cieux sont peuplés par ces dormeurs qui rêvent la vie. Oui, c'est ce que l'on dit. Cette nuit là, Emmanuel mit du temps à trouver le sommeil. Des questions angoissantes allaient et venaient, comme si la nuit tentait de provoquer une dernière fois l'enfant qui était en lui. Finalement, avec les paupières qui se posent plus lourdement, et les pensées qui se noient dans les remous de la respiration, tout s'apaise, et l'esprit se referme avant de s'envoler dans le sommeil. La nuit retient la vie, et le sommeil, pesant et profond, s'abat et ouvre les portes de son royaume. L'esprit se libère, s'envole enfin, et retrouve les étoiles. Réfugié au cœur de la cabane familiale, allongé sur une paille, Emmanuel s'était envolé lui aussi pour le monde des rêves.

L'aube ne se profilait pas encore sur le regard de l'horizon. Aucun rayon orange ou rouge de soleil sur les épaules des collines. Epaisse et souveraine, la nuit maintenait d'une poigne de fer le sommeil de la Mhoudaoui et de ses enfants bien-aimés. Bien au delà des montagnes, une aurore timide accompagnait les mille petits bruits traditionnels du réveil de la nature. Le soleil commençait à s'étirer dans le lointain d'un sommeil trop lourd, comme un géant de feu aux bras gigantesques.

Quelques frémissements derrière le pas de la porte se firent entendre. Comme de la terre balayée par le vent... Evidemment, ce n'était pas le vent. Puissante comme une gueule de hyène, une main agrippa l'épaule endormie d'Emmanuel, et l'arracha de son sommeil... et de son lit ! Affolé, le jeune homme s'est débattu, mais, fermement maintenu par cette main énorme extirpée des ténèbres, il reprit ses esprits.

Masqué d'un étroit faciès de bois sombre sur lequel étaient peintes des rayures blanches, cet homme-zèbre allait instruire Emmanuel des premières étapes de sa Délivrance. Au sommet de sa tête et le long de sa nuque vagabondait une longue crinière noire et dense. L'homme-zèbre se retournait par à-coups, brutalement, comme pour donner des coups de gueule à l'invisible, et hennir à la barbe de la nuit. Empoignant toujours fermement l'épaule du garçon comme une marionnette, il s'est dirigé jusqu'à un recoin de la cabane. Quelques lueurs de bougies se faufilaient mollement à travers la pénombre. Assis, le père et la mère d'Emmanuel dévisageaient leur fils solennellement, courageusement.

Agé d'une quarantaine d'années, le père était un homme brave. Depuis une vilaine chute, il ne supportait plus le travail de la terre. Son dos le faisait souffrir. Au village, il s'occupait de l'élevage des chèvres. Ce jour là, il semblait encore plus meurtri et écrasé que d'habitude. Sa femme, belle comme un soleil d'ébène, et douce comme une rosée tardive, semblait retenir ses larmes, son angoisse. Tous deux savaient de quoi ils avaient peur, et rien n'est pire que de regarder sa peur droit dans les yeux sans pouvoir la fuir.

Après une hésitation, la mère a finalement prononcé les mots attendus :

- *Emmanuel, mon fils, tu vas partir. Tu vas partir, et tu vas me revenir. Dans quelques jours tu seras de nouveau avec moi. Mais tu ne seras plus dans mes bras, c'est moi, ta maman, qui serai dans les tiens...*

Elle marqua une courte pause, avala une profonde inspiration, et poursuivit :

- *Je resterai assise... tant que tu ne me seras pas revenu.*

Quelques sanglots perlaient avec retenue. Elle était belle comme un soleil qui pleure. L'expression "rester assis", pour les mhoudiens, a un sens très particulier. Une personne dit qu'elle "reste assise" pour signifier sa douleur, son angoisse, et montrer à la vie qu'elle s'empêchera de tout, de manger, de travailler, de dormir... tant que sa demande ne sera pas entendue. "Rester assis" est une menace à l'encontre de la vie.

Elle finit :

- *Reviens-moi très vite.*

La Délivrance avait maintenant commencé. L'enfant pouvait partir, et l'homme revenir. Le silence qui a suivi ne dura qu'un instant. La grosse main de l'homme-zèbre retourna avec fermeté l'épaule d'Emmanuel, et le traîna dehors, dans le ventre de la nuit. Il faisait frais et noir. Entre ses mains, le garçon remuait sans décision comme un pantin démantibulé. Ils se sont fait face. Le regard fragile du garçon soutenait difficilement celui de son premier initiateur, à la fois violent et calme, incontrôlable et maître de tout, comme un animal. Un regard noir et dur comme une masse de pierre face à deux yeux perdus et recroquevillés. Derrière le masque de bois émergea une voix grave et lente, merveilleusement douce, comme la voix d'un vieil arbre :

- *Tu as peur ?... Si tu as peur, c'est normal. Tu dois avoir peur. Mais ce n'est que le début. Garde de la peur pour la suite, tu en auras besoin plus tard.*

Englouti par la voix, étranglé par la puissance de cette

montagne d'homme, le jeune garçon a dû remuer la tête pour répondre qu'il n'avait pas peur. L'homme-zèbre poursuivit :

- Comme te l'a dit ta maman, ta vie d'enfant se termine. Tu vas devenir un homme. Tu dois te rendre au vieux temple de la forêt. Les maîtres t'y attendent déjà. Ils te diront quelles sont tes épreuves.

Il a marqué une pause, et fixé Emmanuel avec davantage d'intensité :

- Je viens d'un village voisin. Je suis un homme-zèbre. Invisible, je te suivrai pour surveiller si tu respectes notre nature. Mais attention, je ne suis pas là pour t'aider. Non, je ne t'aiderai pas. Tu m'as bien compris ? Je ne suis là que pour te surveiller, pour vérifier que c'est bien un mhoudien qui va fleurir de cet enfant.

L'homme-zèbre a examiné avec attention les médailles autour du cou d'Emmanuel, et lui a remis une petite machette, un baluchon de lin, trois petits diamants... et un sourire ami. Emmanuel ne savait pas ce qui le réconfortait le plus, mais il a répondu timidement au sourire, et lâcha d'une petite voix :

- Merci.

Emmanuel n'a même pas eu le temps de redresser son regard, que l'homme-zèbre, en claquant ses mains contre ses cuisses, s'est jeté à toute allure dans la nuit en hurlant des cris inconnus et terrifiants. Il cavalcade comme un petit cheval fou et enfin libre.

La nuit était lourde et épaisse comme une marre de boue. Mais il faisait doux. L'obscurité semblait plus opaque que d'habitude. Le voile droit et noir de la nuit était tombé comme un rideau de plomb. L'air revigora le corps encore engourdi du jeune garçon. Pour l'avoir emprunté tous les jours, il savait que quelque part sur sa droite, un chemin conduit à la forêt. Même engouffré de tout son corps dans cette nuit sans Lune, il ne distinguait rien. Il était comme aveuglé par les ténèbres. Comment faire pour retrouver son chemin ?

Emmanuel a quitté ses sandales, et, du bout des orteils, il a tâtonné précautionneusement la terre devant lui. Après quelques palpations, ses pieds ont ressenti le contact dur de

ces petites pierres qui mènent à la forêt. Il put ainsi se diriger et rester sur le bon chemin sans faire fausse route. Voir avec les pieds ? Son idée de quitter ses sandales pour sentir à tâtons le chemin de petites pierres était ingénieuse, et fort de sa trouvaille, le cœur soulagé par cette petite victoire, il a marché, les pieds lui servant de guide, avec enthousiasme à travers la nuit en direction de la forêt, son destin.

Au début de la marche, les petites pierres lui blessaient la plante des pieds, mais avec la distance, l'habitude de la douleur l'a rendu invulnérable, invincible même. Au lieu de se fragiliser, la peau se tanne et se raffermi. Il en est ainsi pour tout ; quelque soit l'épreuve, la vie s'adapte, elle se renforce.

Toutes les questions qui se bouscullaient dans sa tête trompaient son attention. La peur succède toujours à la douleur. Elles se faisaient encore plus incisives avec l'approche des bruits mystérieux de la forêt. Des questions sur ce qui l'attendait, sur ce qui allait lui être demandé, les craintes de sa mère, les paroles de l'homme-zèbre... Tout lui faisait peur.

L'aube naissante permit aux yeux éblouis d'Emmanuel de percer progressivement le mur de la nuit, si bien qu'il put de nouveau chausser ses sandales. Les sandales semblaient maintenant si douces. Il fallait les petites pierres pour s'en rendre compte. Il en souriait presque. Elles semblaient tellement confortables.

Emmanuel n'avait pas l'habitude de pénétrer la forêt si tôt le matin. Jamais il ne se serait douté que la forêt puisse faire un tel chahut. Des singes hurlaient dans les branches des premiers arbres. Plus loin, des oiseaux s'arrachaient d'une quelconque clairière. Un peu partout, toutes sortes d'animaux chantaient d'une gorge joyeusement déployée le levé du soleil. Peut-être était-ce la solitude qui lui faisait les entendre si fort ? Mais il ne le pensait pas. Non, Emmanuel pensait que les animaux prenaient leur revanche. Il croyait qu'ils faisaient du bruit parce que les hommes ne s'étaient pas encore levés pour venir les déranger. Libres de tout, ils pouvaient chanter, être maîtres de leur vie, et s'en réjouir.

Emmanuel a sorti la machette, et s'est engouffré dans la forêt. Le vieux temple de pierres se situait le long de la grande clairière. Si le désert était proche, la forêt n'en était pas moins luxuriante. Le fleuve coulait en son cœur, et la forêt bordait ses rives, accompagnait son chemin. Emmanuel mesurait l'efficacité de son terrible outil sur les quelques branches et lianes qu'il pouvait croiser. Sa machette était davantage une arme de défense qu'un véritable outil de déblayage. Si un serpent un peu trop téméraire éprouvait l'envie de s'aventurer trop près du jeune garçon, son long cou se serait vite retrouvé de part et d'autre de la lame. Un coup sec et vif, et le serpent, en un éclair, se serait retrouvé tranché en deux morceaux. En Mhoudaoui, les enfants apprennent très tôt à se défendre.

Naturellement, en coulant avec une lenteur indicible, le jour reprit son droit sur la nuit. Lorsque les premiers rayons de soleil furent décochés, Emmanuel atteignit la grande clairière. Le vieux temple n'avait changé en rien. Toujours aussi délabré. Toujours autant recouvert d'herbes sauvages et de branchages, comme enraciné dans la forêt. Il avait été construit de telle sorte qu'il était possible de passer à côté sans le distinguer. Il fallait savoir. Emmanuel savait.

Après avoir écarté quelques lianes qui semblaient nouées au ciel, Emmanuel s'est présenté sur un tapis de verdure. Au centre de cette épaisse forêt, ce matin là, il faisait presque frais, mais le soleil resserrait déjà le flot de ses rayons. Deux jeunes noirs étaient assis, immobiles, sur des petits rochers taillés en forme de tête d'animal. Devant eux, à quelques mètres, un homme grand et imposant. Ses cheveux étaient enrubannés dans de larges plumes de couleurs vives. Un épais masque de bois en forme de tête d'oiseau dissimulait son visage. De loin, sa tête ressemblait à un soleil multicolore. Les plumes d'un homme-oiseau sont à l'image de ses victoires sur le mal. Celui-ci était, de toute évidence, un grand combattant. Les hommes-oiseaux sont les guerriers de l'invisible. Leur force est en eux. Ils ne combattent pas un homme qui est devenu fou, mais ils combattent la folie qui l'habite. Ils savent qu'un homme peut avoir le mal, sans être, lui, le mal.

Les pieds d'Emmanuel, incertains de vouloir avancer, léchaient le velours de l'herbe. Avec hésitation, pas à pas, il s'est approché. D'un geste court, l'homme-oiseau lui a fait signe de prendre place aux côtés des deux jeunes noirs, sur le troisième petit rocher. Emmanuel s'est exécuté avec la plus grande discrétion, comme s'il s'en excusait.

Derrière le vacarme de la nature, derrière la vie bruyante de la forêt, pesait lourdement, de toute son ampleur, un silence incommodant. Les deux jeunes garçons semblaient ne pas du tout comprendre la présence d'un garçon blanc à une Délivrance ! Sans dire un mot, à la fois stupéfaits et inquiets, ils se regardaient en tournant leurs yeux dans tous les sens. Ils se demandaient pourquoi ce jeune "Tam-tam" était assis ici, et surtout, pourquoi l'homme-oiseau ne lui disait pas de s'en aller. Le malaise s'installait et prenait toutes ses aises, et s'épaississait dans l'esprit des trois enfants.

Comme s'il percevait faiblement un murmure indistinct dans le lointain, l'homme-oiseau est resté un instant immobile en plissant considérablement les yeux. Avec vigueur, sa tête a basculé sur le côté comme si quelque chose lui avait chatouillé la nuque. Il a posé ses yeux en direction de l'entrée du temple, et s'est retourné de nouveau pour faire face aux trois enfants. Le volume de ses muscles semblait avoir soudainement décuplé. Il leur faisait face de toute sa violence. Ses longues plumes dressées au sommet de sa tête paraissaient encore plus impressionnantes. Il semblait prêt à se battre.

D'un pas ferme et solide, surgit un homme de l'entrée du temple. Toute la forêt semblait s'être tue. La vie paraissait se contenir, se cacher, avoir peur de cet homme, et chercher un refuge dans l'immobilité et le silence. Un bandeau recouvrait ses yeux. Il ne voyait rien, et pourtant il semblait tout maîtriser. Son torse était recouvert de myriades de pendentifs et de colliers de perles. Sa démarche était lourde et implacable, comme une dune de sable élevée par une terrible tempête. Il ne tenait rien. Ses mains paraissaient pourtant vides, mais il semblait néanmoins serrer fermement quelque chose, comme une arme invisible. Rien ne pouvait se mettre

sur son chemin, et l'empêcher de passer. Des rayures orange peintes sur son ventre signifiaient qu'il avait chassé le mal de son cœur. Il était pur. Il était épuré.

Il s'est approché, et s'est posté face aux deux petits noirs. D'un mouvement rapide, il a arraché son bandeau. Ses yeux étaient d'un bleu très clair, presque blanc, comme étincelant. Il les a dévisagés intensément en fronçant intensément les sourcils. Il les regardait comme on estime un ennemi dont on n'éprouve aucune crainte. Il s'est tourné du côté d'Emmanuel, qui **semblait** désarçonné par la férocité de son regard. Le sorcier plissa infiniment les yeux, et inspira bruyamment. Il semblait scruter les tréfonds de son esprit, et aspirer à lui ses pensées, et, même, toute son âme. Il s'est de nouveau tourné vers les deux petits noirs, et avec une violence colossale, il leur asséna deux terribles claques qui les firent tomber de leurs petits rochers. Avec une colère indescriptible, en les pointant férocelement du doigt, il leur a crié des mots dans une autre langue. Un mélange de cris d'animaux et de vociférations. Après un dernier regard sec et menaçant, le pas tout aussi décidé et solide, il est retourné dans la gorge du temple. L'angoisse paralysait les trois enfants. En se palpant la figure, les deux petits noirs se sont rassis. Les mines défaites tournées vers Emmanuel, ils lui ont présenté des excuses. Tout aussi effrayé, Emmanuel les a acceptées en baissant lui aussi la tête bien bas, comme s'il s'excusait à son tour d'être blanc, comme s'il s'en voulait de les avoir induit en erreur.

Malgré leurs différences, ces trois enfants étaient des frères. C'est le même sang qui coulait dans leurs veines, celui de l'Afrique. La vie ne pouvait accepter qu'un de ses fils soit rejeté, même par d'autres de ses enfants. Mais voilà, comment au fond de son temple cet homme avait-il pu surprendre ce que ressentaient les deux jeunes noirs à l'égard d'Emmanuel ? Comment pouvait-il savoir ? Avec son bandeau sur les yeux, comment pouvait-il voir et marcher comme si de rien n'était, comme si malgré tout il voyait parfaitement clair ? Quand il s'en est pris à eux, dans quelle langue leur a-t-il parlé ? Tant de mystères, qu'il faut avoir vécus pour pouvoir dire qu'ils sont vrais. Les explications sont bien souvent une perte de temps. Ils sont inexplicables.

En Mhoudaoui, on dit : "*C'est ainsi*". C'est tout. Il n'y a rien d'autre à dire.

Dans une procession de couleurs, un groupe d'hommes est sorti de l'entrée principale du temple. Tout d'abord neuf hommes-animaux. Parmi eux, Emmanuel reconnut l'homme-zèbre. Tous vêtus de peaux, le corps peinturluré de signes divers, et armés pour la guerre, ils semblaient prêts à livrer une terrible bataille. Derrière eux, suivaient trois hommes très étranges. Le premier était très gros, le corps drapé de rouge, et les chevilles cerclées de bracelets de perles. Le second était grand, très grand, comme un géant. Il était recouvert de bandes de tissus bleues, et au cou, était noué une sorte de long ruban également bleu. Quant au troisième, c'était l'homme qui portait un bandeau sur les yeux.

Ebahis, les enfants regardaient la procession comme s'ils assistaient à l'extraordinaire, sans trop y croire, pensant que peut-être les yeux se trompent. Aucun des jeunes ne semblait savoir qui pouvaient bien être ces trois hommes, l'homme au bandeau, le gros en rouge et le grand avec les longs tissus bleus.

Chacun des hommes-animaux s'est positionné face à un jeune garçon. L'homme-zèbre s'est aligné devant Emmanuel. Le bras tendu, ils ont présenté une coupe de terre à l'enfant qui leur faisait face. Une coupe à boire, que les enfants burent. Comme foudroyé par un poison mortel, ils se sont évanouis et ont glissé dans un autre monde. Un monde entre la vie et la mort, un lieu entre la veille et le sommeil. Un monde de magie, où rien n'est plus vrai que la vie.

Dans une caverne sombre et profonde, aux murs parsemés de torches dansantes, ricochaient en échos les voix de l'homme-bleu et de l'homme-rouge.

Homme-rouge :

- *Emmanuel, après une longue discussion...*

Homme-bleu :

- *...nous avons décidé que ton épreuve de Délivrance serait une mission particulière, parce que tu es particulier.*

Homme-rouge :

- *Vois-tu mon garçon, la couleur de ta peau ne fait pas de toi un être différent de nous. Tu viens toi aussi du ventre de notre terre. Mais les racines qui te lient à elle, notre mère, et qui te lient à nous, tes frères, et même à l'ensemble de la vie, ne sont pas ici.*

Homme-bleu :

- *Elles sont sur le territoire de ces ancêtres qui te sont étrangers.*

Homme-rouge :

- *Ta couleur est un cri. Tu dois apaiser cette tempête qui souffle en toi.*

Homme-bleu :

- *Pour devenir un homme, tu dois renouer le contact perdu avec ce passé.*

Homme-rouge :

- *Tu dois retourner à la source du vent, et lui ouvrir la porte, le libérer.*

Homme-bleu :

- *En terre blanche, en France, tu trouveras un de nos frères, un maître.*

Homme-rouge :

- *Peut-être même un des plus grands maîtres que notre mère porte actuellement sur son ventre.*

Homme-bleu :

- *Tu le rencontreras, et tu le reconnaîtras. Lui aussi, comme toi, est particulier.*

Homme-rouge :

- *Il t'enseignera les cinq lois de la vie. C'est lui qui te délivrera. C'est lui qui éveillera l'homme qui est en toi, et attend que tu te libères de l'enfance.*

Homme-bleu :

- *Rappelle-toi ces mots. Celui que tu cherches est en France. Il est venu des cieux au côté d'un lion.*

Homme-rouge :

- *N'oublie pas : il est venu des cieux au côté d'un lion.*

Homme-bleu :

- *Que la vie marche dans tes pas.*

Partie 1

Le voyage

CHAPITRE II
Le départ

d'après Emmanuel

Où étaient passés l'homme-bleu et l'homme-rouge ? Où était la caverne ? Que s'était-il passé ? Je ne sais pas. J'avais retrouvé la forêt. Elle semblait m'épier, m'attendre, m'évaluer en silence, m'estimer avec sérénité et amusement comme une montagne devant une petite fleur. Le soleil réveillait les dernières vies encore paresseusement endormies dans les tanières et les fourrés, et moi, je commençais à réaliser ce qui m'arrivait. Je devais quitter St Barthélemy, quitter la Mhoudaoui, traverser l'Afrique, partir pour la France, le pays de mes ancêtres, renouer avec mes racines blanches, et retrouver un maître pour qu'il m'enseigne les cinq lois de la vie ! Je ne savais plus si je devais pleurer ou avoir peur. J'en aurais presque ri ! Mais la gravité de la situation et surtout la solitude m'en empêchaient. Personne ne rit tout seul. J'en avais la gorge nouée.

Je suis sorti de la clairière. J'avais beau tourner autour du vieux temple, inspecter minutieusement les broussailles avoisinantes, et scruter avec attention tout ce que la forêt tentait de me cacher, je n'ai aperçu aucune trace d'une quelconque grotte. Il n'y avait plus rien ni personne nul part. La grotte, les jeunes garçons, les hommes-animaux... tout et tout le monde avaient disparu. "*C'est ainsi*", me suis-je dit.

En Mhoudaoui, nous sommes convaincus qu'au fond de lui, chaque être connaît la connaissance suprême et absolue. Le but de la vie est de parvenir à la découvrir, de s'en souvenir ou de la réveiller. Pour y parvenir, nous les Mhoudiens, nous apprenons les cinq lois de la vie. Je n'avais jamais vraiment compris pourquoi il le fallait, mais il le fallait. Qu'est-ce que cela m'aurait apporté ? Est-ce que j'aurais pu faire des miracles ? Est-ce que j'aurais pu calmer les ardeurs du soleil ou contenir l'avancée du désert ? Evidemment que non. Alors pourquoi ? Pourquoi être plus sage ? Pour est-ce si important de savoir davantage ? A quoi sert la connaissance ? Qu'apporte le savoir s'il ne permet pas d'agir ?

Mais après tout pourquoi pas, si les maîtres me l'avaient demandé, si telle était mon épreuve, c'est que je devais être prêt. J'étais prêt à retourner en France pour y accomplir ma mission, renouer avec mes racines blanches, et retrouver celui qui est "*venu des cieux au côté d'un lion*" et apprendre

les cinq lois de la vie. J'étais prêt. Oui, même si je n'avais vraiment pas envie d'aller voir les blancs, pour devenir un homme, un mhoudien, aucune aventure ne m'aurait semblé trop longue, aucune épreuve ne m'aurait paru trop dangereuse ou trop difficile. Je le voulais, et tel était mon destin. La volonté me servait de courage.

Fier comme une vipère cornue, le torse gonflé d'orgueil, avec pour but de revenir comme un homme semblable à mes frères noirs, je pris la route pour la plus grande ville de la Mhoudaoui, sa capitale, Carocco. Un peu plus d'une trentaine de kilomètres séparait Carocco de St Barthélemy. Juste trois ou quatre auraient suffi pour que la poussière m'étouffe. Cette route de terre toute droite était un piège mortel pour finir asphyxié. Elle était composée d'infimes grains de poussière, qui, avec la chaleur et à la moindre brise, voletaient dans les airs, se propageaient dans les narines, s'accrochaient dans la gorge, infestaient les bronches, et finissaient par obturer les poumons, et là, autant s'asseoir sur le bas-côté car les quintes de toux n'en finissent plus de vous défoncer la poitrine. Mais j'avais trouvé une parade. J'ai placé un morceau de tissu sur mon nez... et le tour fut joué. Hormis le soleil qui se faisait de plus en plus écrasant en ce début de matinée, la marche s'avérait une petite promenade des plus agréables. J'étais très enthousiaste.

J'avais beau être tranquille pendant un moment avec mon bout de tissu sur le nez, les questions et les appréhensions revenaient au galop. Bien sûr que cette Délivrance était particulière, et à cette heure, tout le monde au village devait le savoir. Moi, déjà persuadé de mon rapide succès, je pensais revenir à St Barthélemy avec beaucoup de considération. Plus grande était l'épreuve, plus grand serait le mérite ! Je m'imaginais revenir au village honoré, admiré, fier et beau comme un prince du désert, passant de bras en bras, et acclamé par tous. Je voyais déjà mon père et ma mère, et tout le village, fiers et émus, célébrer mon retour. De la considération, de la fierté et de l'honneur, ma petite vie en avait bien besoin. Je voulais plus que tout revenir à St Barthélemy en tant que mhoudien respecté, portant la médaille de mon rang, et mon nouveau nom d'homme. Je

voulais être reconnu, je voulais être un vrai mhoudien. Un homme comme les autres, et pas un blanc ! En somme, je voulais plus que tout être ce que je voyais : noir.

Derrière moi, la forêt s'éloignait plus rapidement. Mes jambes décidèrent de courir. Les quelques trente kilomètres qui me séparaient de Carocco n'allaient pas me permettre d'apprécier le paysage tant ma soif d'aventure me forçait à vivre à toute vitesse. Mes pensées jonglaient entre ma folle joie de revenir victorieux et mon insoutenable appréhension de découvrir la terre des blancs, mes soi-disant ancêtres. Les premières questions se profilaient. Mes ancêtres ? Je ne comprenais pas ce lien qui m'unissait à eux. Je n'avais rien à voir avec eux ! Ma famille était noire, mes amis étaient noirs, les voisins, le médecin, les amis des autres villages... autour de moi, tout le monde était noir ! Pourquoi est-ce que moi, suis-je blanc ? Pourquoi cette différence ? Je trouvais ça terriblement injuste. Je m'en voulais.

Devant le soleil qui me dévisageait droit dans les yeux, et qui semblait me considérer d'un œil sévère, se détachait au loin l'ombre de la petite capitale de la Mhoudaoui : Carocco. Carocco, c'est cinq mille habitants, deux chaînes de radio, un stade officiel de football, un hôpital, des routes goudronnées... et surtout, une gare. Oui, les trains passent par Carocco, rarement s'y arrêtent mais y passent. Ou alors, parce que vraiment trop en retard sur l'horaire, les trains s'arrêtent pour permettre aux voyageurs de boire une collation et de se dégourdir les jambes. C'est comme une tradition, tous les trains sont en retard. Parfois de quelques minutes, parfois d'une heure ou deux. C'est ainsi. Pourquoi ? Je ne sais pas, mais c'est vrai. Oui, tous les trains sont en retard, tous sauf un, un seul, celui de Tatactatoum. Tatactatoum est l'une des plus grandes villes d'Afrique. C'est aussi l'une des plus riches. Tout ce qui a un rapport avec Tatactatoum est rigoureux comme les rouages d'une mécanique bien huilée. Des trains pour Tatactatoum, je savais qu'il en passait régulièrement. Je n'aurais pas à attendre bien longtemps.

La chaleur comprimait ma respiration, et je commençais à

manger bon la poussière. Le bout de tissus était devenu tout rouge de terre. Dans mon esprit, j'essayais de mettre en place les premières étapes de mon voyage. Je devais tout d'abord trouver un prêteur sur gage, et lui vendre un des trois petits diamants que m'avait remis l'homme-zèbre. Avec cet argent, je devais me rendre à la gare et acheter un billet de train pour Tatactatoum. Là, trouver l'aéroport et prendre un avion pour la France... Un avion pour la France ? Nerveusement, je souris. Mon esprit se recroquevillait. Il lui était déjà difficile d'envisager que je me rende en France, mais alors en avion... Non !

Derrière moi, au loin, un bruit sourd et gras de moteur à explosion se fit entendre. Ça semblait cracher avec puissance et nervosité. J'ai cessé ma course, et j'ai tourné la tête en posant ma main sur mon front pour écarter la poussière de mes yeux. Impossible de distinguer de quoi il s'agissait. Ça se rapprochait. Un nuage de pétarades infernales et de râles de moteur. J'ai attendu. Ça avançait plus vite que je ne le pensais. Je me suis écarté de la route avec appréhension. Finalement, dans une effrayante tempête d'éclairs et de fumées noires et rouges, m'a dépassé un camion gigantesque. Dans un sifflement strident, quelques mètres plus bas, il s'est arrêté. La fumée s'est évanouie dans les airs. La porte du passager s'est ouverte.

Une main a jailli de la cabine et m'a fait signe de grimper. Une voix grave et rocailleuse m'a proposé de m'amener en ville. Excité à l'idée de monter pour la première fois dans un si gros engin, et bien content de ne plus avoir à courir, j'ai accepté en remerciant poliment le conducteur. L'homme qui conduisait avait la barbe longue, et était coiffé d'une petite toque vaguement violette, et surtout très sale. Il portait juste une sorte de vieux pantalon et sa toque sur la tête. Tous deux en bien piteux état.

Autour de son cou, un chapelet de médailles dansait sur son torse musclé. Au moins une quinzaine. Il devait être le chef d'un village. Contrairement à lui, mes médailles n'étaient pas très nombreuses. Je n'étais encore qu'un enfant. Avant de me délivrer, je ne portais que trois médailles. Je les porte toujours :

- Ma médaille de la chance. Elle attire les événements heureux et éloigne le mauvais œil. Il s'agit d'une pièce de métal sur laquelle est gravée une sorte de soleil. En Mhoudaoui, le mauvais œil est pris très au sérieux. Ce n'est pas du tout une superstition, mais bien une réalité, une évidence.

- Ma médaille d'identité, qui est très grosse et très épaisse. Plus qu'une médaille, il s'agit plutôt d'une petite boîte de bois dans laquelle sont pliés mes papiers d'identité. En son centre, sur le couvercle, y sont clairement écrits mon nom, mon prénom, et le nom de mon village, St Barthélemy. Personne ne porte jamais cette médaille d'identité, mais ma peau blanche me trahissait. Pour moi, depuis toujours, tout est différent. D'ailleurs je me rappelle que mon père m'avait plusieurs fois répété de bien porter toutes mes médailles le jour de ma Délivrance. Je comprenais mieux pourquoi.

- Et enfin, la dernière médaille, également de bois, petite comme une pièce de monnaie, témoigne que je suis un ami des animaux. Cette médaille m'a été donnée à la suite d'une de ces histoires incroyables qui ne s'expliquent pas, mais que l'on sait vraies parce qu'on les a soi-même vécues. Comme toutes les autres, mon histoire se raconte. En Mhoudaoui, tout le monde fait partie de l'Histoire. Chaque homme est une légende.

Les roues énormes du camion avalaient la route avec un appétit de lion. Au delà du chemin de terre rouge, les ombres grises de Carocco émergeaient lentement. Au côté du conducteur, la vie me parut plus calme. Son regard dévorait le chemin de terre et semblait se concentrer sur la route, mais mon intuition me jurait que son attention pénétrait mon esprit, comme s'il désirait me connaître davantage. Je me sentais plutôt bien. Cet homme m'inspira immédiatement confiance. Oui, je me sentais en sécurité. Pendant tout le trajet, il ne m'a questionné sur rien. Lui aussi, il devait savoir. Un blanc qui se délivre, ce n'est pas si courant. Je savais que dans ce camion monstrueux, avec cet homme à mes côtés, avec ses bras énormes comme des troncs d'arbres, rien ne pouvait m'arriver. Mon conducteur me protégeait. Hé puis ce camion, c'était vraiment quelque chose. Il remuait, crachait de la fumée, basculait à droite, penchait à gauche, tremblait de nouveau, prenait de la vitesse, et finalement

avançait encore, avançait toujours... La cabine du conducteur surplombant la route d'une belle hauteur, je me prenais pour un prince assis sur son trône au côté d'un roi, maître de la route, et peut-être même du monde.

Avant d'arriver en ville, j'ai regardé une dernière fois dans le **rétroviseur** la route qui se dissipait derrière nous. Quelque part au loin, par delà l'horizon, St Barthélemy. Le chemin de terre rouge semblait couler comme une longue rivière, comme de vieux souvenirs, du passé. Une désagréable nostalgie a grimpé le long de mes yeux. Ou peut-être était-ce de l'appréhension ? Le camion a monté une espèce de petite marche, et nous avons été bousculés vers l'arrière. Désormais la route de terre était recouverte de goudron. Au fil du temps, la route s'est chargée de davantage de monde et de toujours plus de voitures. Les premières maisons nous regardaient passer. Les gens semblaient effrayées par ce gros camion apparemment incontrôlable. Parfois quelqu'un faisait un signe de la main, et mon chauffeur envoyait alors un terrible coup de klaxon, puissant et grave, qui faisait trembler le corps tout entier du camion.

Nous avons traversé cette grande ville de Carocco sans écraser personne. Mes yeux dévoraient tout ce qui s'offrait à voir. J'étais impressionné. Sur ma demande, il a gentiment accepté de me conduire jusqu'à un prêteur sur gage. Le plus curieux, c'est que j'allais quitter cet homme avec qui je n'avais échangé que quelques mots. Au fond de moi, j'avais l'étrange impression de le connaître, comme si je l'avais déjà rencontré il y a bien longtemps mais que ma mémoire n'en avait pas gardé le souvenir.

Le camion s'est arrêté, le conducteur m'a adressé un sourire gentil en guise d'au-revoir, et m'a indiqué avec sa grosse main l'entrée du prêteur sur gage. Avant de descendre, avec un éclat de sérénité dans la voix, il m'a dit cette phrase, chez nous, si commune mais tellement incompréhensible, cette phrase comme un credo d'amis, une bénédiction, un **vœu** de réussite :

- *Que la vie marche dans tes pas, Emmanuel.*

Quelques mots à un être aimé, à un ami que l'on va quitter,

que l'on sait s'en aller, peut-être pour longtemps, peut-être même pour toujours, pour lui dire en le voyant partir tout le bien que l'on pense de lui, et lui en souhaiter tout autant.

Lorsque je suis descendu de cet engin, de nouveau et plus que jamais, je me suis senti tout petit et seul au monde. Comme une fourmi dans une fourmilière. Le camion me paraissait encore plus immense, et j'ai dû m'y prendre à deux fois pour claquer la portière correctement. Il a remué de nouveau. Je me suis écarté de deux bons pas. Toujours aussi démesuré, poussiéreux et impressionnant, il est reparti en bringuebalant avec puissance. Un monstre de bruits et de chahuts qui faisait s'écarter tout le monde à son approche. Non pas que ce camion paraissait vraiment méchant, mais il semblait plutôt indomptable, sauvage.

La rue principale de Carocco était inondée de monde, et chacun semblait savoir exactement où il devait se rendre, et semblait même vraiment pressé d'y être déjà. Une porte de verre et de bois est venue me faire face. Je l'ai tirée, mais rien. Elle ne bougea pas. Alors je l'ai poussée. Elle s'est ouverte, et je suis entré. Dans cette petite salle, subitement sombre, il faisait froid. Avec cette température si artificiellement basse, instinctivement je me suis mis sur la défensive. Quelque part dans cette pièce toute carrelée, il y avait un blanc. Les blancs détestent la chaleur. Ils climatisent partout où ils vivent.

Il y était bel et bien, assis derrière son comptoir impeccablement rangé, chauve comme un vautour, et plus chétif et malingre qu'un oisillon délaissé par sa mère. Son teint était verdâtre, maladif, manifestement incommodé par le climat, trop chaud et trop sec. Son costume gris, trop serré, lui tenaillait le ventre, lui maintenait le corps droit et raide, inflexible. Il était comme momifié dans ses vêtements qui semblaient à la fois l'étrangler et le soutenir. Il était blanc de tout son être. Tout ce que je ne voulais pas être, tout ce que je redoutais et détestais. A mon entrée, il a rabaisé ses petites lunettes rondes sur le bout de son bec, et m'a estimé un instant.

D'une voix aigre comme une coulée de sève, il a engagé la

conversation, non sans une certaine défiance :
- *Bonjour jeune homme. Je peux te renseigner ?*

Il a marqué une pause. L'œil suspicieux, il me dévisageait des pieds à la tête. Trop courtoisement pour être tout à fait honnête, il m'a demandé ce que je venais lui vendre. Secouant avec embarras mes sandales poussiéreuses sur le carrelage immaculé, je me suis approché lentement sans parler, en signant juste d'un imperceptible bonjour de la tête. Sans oser m'accouder sur le comptoir, j'ai fébrilement posé l'un des trois petits diamants.

En un éclair, vif comme un singe affamé qui m'aurait chipé un fruit, il s'en est emparé. Avec un lorgnon épais, il a inspecté le petit diamant, et l'a frotté contre des petites plaques de métal. Il l'a scruté de nouveau en silence. Là, il a commencé une espèce de manège vraiment curieux. Il m'a regardé, ronflé, et s'est gratté derrière l'oreille avec ses ongles. Il a levé les yeux, scruté quelque chose au plafond, soufflé et grogné. Basculant sa tête sur le côté, il m'a regardé du coin de l'œil. Il a creusé les joues, gonflé les joues, abaissé de nouveau ses lunettes, et m'a fixé droit dans les yeux. Il a serré son visage un instant, l'a rabaissé, et finalement, il m'a proposé de l'argent. Il m'a fait une offre... Enorme ! Colossale ! Inimaginable ! J'en étais abasourdi. Je me suis figé. J'étais paralysé à l'idée qu'un homme puisse me proposer à moi, pauvre de tout, une telle fortune. Je ne pouvais plus rien dire. Se moquait-il de moi ? J'attendais qu'il dise quelque chose. J'ai plissé les yeux nerveusement me demandant s'il se moquait de moi.

Derrière son comptoir, le petit homme semblait de plus en plus nerveux. Il s'est tourné sur son fauteuil dans tous les sens, m'a fixé de derrière l'angle de son nez crochu, et après avoir passé sa main partout sur son visage dégoulinant de sueur, il s'est dandiné comme s'il avait des démangeaisons sous les fesses. Le regard soupçonneux, je me suis approché du comptoir, et, alors que je ne disais rien, il a doublé son offre ! Stupéfait, passant de la surprise à la stupeur, je suis resté bouche bée sans rien comprendre à son comportement. Il s'est frotté les coudes, il a remué ses lèvres, les a léchées du bout de la langue, et plissa infiniment les yeux. Il a tapoté

sèchement du pied, gribouillé quelques notes sur un calepin, et expiré plusieurs fois violemment. Il a fait passer ses lèvres à droite puis à gauche de son visage dans une expiration particulièrement bruyante. Moi, embrouillé, je continuais de l'observer sans rien dire.

La taille des chiffres augmentait avec ses mimiques. De telle sorte, qu'au bout de quelques minutes, son prix de départ fut finalement multiplié par dix ! Là, j'ai craqué. Ses joues étaient devenues rouges sang et ses yeux semblaient s'extirper de leurs orbites. J'ai bien cru qu'il allait éclater. J'ai lâché un coup de tête vers le bas, qui lui fit relâcher la pression en expirant bruyamment. Avec un sourire pincé et minuscule, de ces sourires de ceux qui ne sourit jamais, il m'a tendu une liasse de gros billets. Une liasse si grosse que j'eus du mal à l'attraper d'une seule main.

J'ai empoché ma fortune que j'ai placée dans mon baluchon de lin, et je suis sorti. Le petit bonhomme m'a remercié une bonne dizaine de fois. Il semblait content. Perplexe, je ne savais plus si je devais également le remercier. Devais-je être satisfait ou paraître déçu ? Un court signe de la main lui a signifié que je m'en allais.

Ma fortune en poche, le ventre gonflé d'espoir, j'ai marché dans les rues de Carocco. Je me sentais bien. Je me sentais grand et fort, comme le camionneur, maître de la route et du monde. Oui, le monde m'appartenait. J'étais riche. J'étais même très riche. Quand on est aussi riche, on n'est jamais tout à fait seul. Alors mon argent et moi nous sommes rentrés dans la petite gare à quelques rues de là, et nous avons acheté une place pour le train de 18 heures, en direction de Tatactatoum, l'une des plus grandes villes d'Afrique.

Une grosse horloge en bronze indiquait que le train ne tarderait plus à entrer en gare. Assis sur un siège de bois, je serrais mon argent contre mon cœur comme un nourrisson, un petit trésor, et je le cajolais avec affection. Je me disais que j'aurais peut-être dû en demander encore davantage au prêteur sur gage, ou lui vendre les deux autres petits diamants. En une fraction de seconde, des dizaines de

chiffres ont tourbillonné dans ma tête comme les boules d'une loterie. Je tentais de me représenter une telle somme d'argent. Une cabane ? Une dizaine de belles cabanes ? Une dizaine de chèvres ? Des milliers de chèvres ?

Je n'avais pas la valeur des choses. Pour ainsi dire, l'argent, je ne l'avais jamais connu. Quand j'avais faim, je mangeais. Quand j'avais soif, je buvais. Tout était simple. L'argent ne se mange pas, ne se boit pas. A St Barthélemy, les hommes vendaient parfois un peu de lait de chèvres aux voyageurs, et cet argent était donné au docteur quand il venait au village pour les médicaments et les vaccins. Sinon, personne n'avait d'argent. Il ne nous servait à rien. Les familles s'échangeaient mutuellement leurs produits et leurs savoirs sans jamais se rendre de compte. Le chef du village gardait l'argent du lait pour le donner en personne au docteur. Cela peut paraître invraisemblable, mais, à l'époque, je ne pensais pas qu'un diamant, une si petite chose, puisse valoir autant d'argent. Je savais que c'était rare, je voyais bien que c'était joli, mais aussi cher, ça, non, je ne le savais pas.

Le train s'est arrêté. Je suis monté, et me suis assis à ma place, sur le siège 725, à côté de la fenêtre. Aussitôt, il a redémarré. Il n'avait que cinq minutes de retard. Les trains pour Tatactatoum ne sont jamais assez en retard pour s'arrêter et permettre aux voyageurs de boire une collation ou de se dégourdir les jambes.

Un paysage a défilé, jonché de palmiers, de plantes grasses, de cabanes de bois, de gens souriants et de chiens endormis. Des collines, des dunes, des oasis fleuries aux couleurs chatoyantes, des carrés de jungle, des horizons cramoisis, et des voitures haletantes qui attendaient que le train passe. En train tous les paysages se suivent, mais aucun ne ressemble au précédent. Les couleurs sont plus vives ou plus douces, l'air est plus ou moins sec. Le train a traversé de plus en plus de grandes villes, et devant ma fenêtre, sont apparus les premiers blocs de béton plantés douloureusement sous le soleil. A cette époque, je ne savais pas ce qu'était un immeuble. Je pensais qu'il s'agissait d'une seule et grande maison pour une même famille, une famille nombreuse et riche. Je ne savais que des gens qui ne se connaissaient pas

vivaient dans des habitations superposées.

Dans le compartiment, les gens montaient, descendaient, se bousculaient, et s'excusaient. Des hommes en casquette bleue, la chemise un peu débraillée, les yeux mi-clos, la bave du sommeil aux commissures des lèvres, poinçonnaient les tickets. Et toujours cette chaleur, toujours la sueur sous les bras, et les odeurs qui rebutaient le cœur, et ouvraient les fenêtres. Parfois aussi, d'une gare de village à une autre, un instant fabuleux, une jolie femme venait s'asseoir en face de moi, ou un peu plus loin, là où mes yeux s'envolaient pour rêver d'un moment en sa compagnie. Et le voyage devenait aussitôt plus doux. Les odeurs se dissipaient, les gens souriaient, et les hommes en casquette bleue se réveillaient. Alors le trajet n'en était plus un, le voyage devenait un souvenir. Passer le temps en compagnie d'un rêve, quoi de plus merveilleux ?

Je ne devais pas oublier que je n'étais encore qu'un enfant, sans nom d'adulte, sans cabane ni culture, et mes sourires enjoués ne recevaient que des "*Bonjour*" très polis, trop courtois. Qu'importe, chaque chose en son temps.

Les gares se succédaient, et le wagon se chargeait davantage en hommes blancs, de plus en plus étriqués dans leurs costumes trop étroits. L'œil toujours plus serré, dur et incisif, ils portaient sur leur visage un air aussi menaçant que meurtri. C'était la première fois de ma vie que je voyais autant de blancs. Je n'aimais pas ce que je découvrais. A travers la fenêtre, il y avait moins de palmiers, moins de chiens endormis et de cabanes de bois, et davantage de routes goudronnées, de grands bâtiments de béton, et de voitures surchauffées qui s'impatientsaient et klaxonnaient. Moins de paysages, et davantage de poteaux électriques et de barrières. Des hommes en casquette bleue, moins endormis, un peu agacés, moins amicaux, plus énervés. Ils disaient toujours "*Merci, bon voyage !*", mais leurs mots étaient complètement creux. En vérité, ils ne disaient rien. Ils étaient vides. Seule leur bouche parlait. Leur regard croisait celui des voyageurs sans vraiment s'arrêter, sans chercher la rencontre. Ils voyaient un ticket. Ils le poinçonnaient. Et passaient au ticket suivant.

A toute allure, et de plus en plus vite, la gueule de la civilisation, avec ses longues dents de béton, cavalcade dans ma direction. Il me fallait m'y résoudre. Je devais faire face à ma peur pour qu'elle s'habitue à moi. Des êtres de moins en moins humains, et de plus en plus mal à l'aise et tendus, s'asseyaient autour de moi. Je me sentais submergé. J'aurais voulu me réfugier dans la solitude, mais tout m'envahissait. Le regard perdu, l'esprit troublé par un monde qui me paraissait de plus en plus étranger et malveillant, je restais parfaitement silencieux et immobile, recroquevillé sur moi-même, en serrant mon baluchon de lin pour me réconforter. Je découvrais des êtres aux lèvres mordues, rongées par l'angoisse, l'œil humide de malice, le corps étouffé par des vêtements sans doute insupportables, les jambes nouées de part et d'autre d'un genou. Des êtres à la fois proie et prédateur. Tout me paraissait hostile. J'avais envie de retrouver mon village et les miens.

Quand la ville est grande, c'est le paysage qui est petit. Et le paysage est toujours infiniment plus grand que l'homme.

Les heures ont défilé, et j'ai acheté de quoi manger. Les paysages se sont succédé. Le voyage de Carocco jusqu'à Tatactatoum fut long et pénible. Les odeurs de transpiration, de fumée, de gras et de nourriture, étaient écœurantes. Mais avec le temps, et le temps fut long, je me suis habitué. L'insupportable m'a apprivoisé. Le train a traversé de nombreuses et vastes étendues de maisons, toujours plus serrées les unes aux autres, et des bâtiments de plus en plus nombreux, et toujours plus élevés.

Finalement, Tatactatoum, l'une des plus grandes villes d'Afrique, s'est profilé sur le tranchant de l'horizon. Une porte ouverte sur le reste du monde, et sur la France.

Le wagon s'est vidé, et j'ai attendu pour descendre à mon tour. Je n'étais pas pressé. J'avais un peu peur. Je connaissais Carocco, je m'y étais déjà rendu quelques fois avec mon père pour des formalités et acheter des outils, ou retrouver des cousins éloignés. A St Barthélemy, à m'en souvenir, personne n'était jamais allé à Tatactatoum. Lorsque

le bout de mon pied est entré en contact avec le bitume,
l'aventure commença.

CHAPITRE III
Tatactatoum

d'après Emmanuel

Tatactatoum est une ville moderne. Son nom étrange vient de l'onomatopée du bruit du train sur les rails. Oui, un train, ça fait "tatactatoum... tatactatoum". Ce nom est un hommage aux premières locomotives qui furent une dynamique essentielle de l'Afrique, et notamment de cette région. Tatactatoum est en effet la toute première ville du continent à s'être équipée d'un réseau ferroviaire moderne. Une grande partie de sa prodigieuse expansion est due au train. L'industrie, puis les populations, les commerces, les services, et enfin les hommes politiques, tout le monde a suivi le rail. En quelques dizaines d'années, Tatactatoum est devenue l'une des plus puissantes villes d'Afrique, et une plaque tournante de l'économie mondiale. C'est à Tatactatoum que se négocient les grands convois de fruits, de cacao, de minéraux et de matières premières en provenance de toute l'Afrique, et en destination des quatre coins du globe. Pour cette raison, et peut-être aussi pour rester dans l'Histoire, le président de la République de l'époque rebaptisa la ville du nom de "Tatactatoum". Tout le monde trouvait ce nom amusant ou ridicule. Plus maintenant.

Il fallait comprendre quelque chose. En prononçant le mot "Tatactatoum" à l'envers, cela donne "Mou Tat Catat", ce qui veut dire dans de nombreux dialectes africains, "*Méfies-toi de moi*". Un nouveau monde venait de voir le jour.

Aujourd'hui Tatactatoum est une ville fatiguée. Son extraordinaire croissance s'est épuisée depuis bien longtemps, et ses rues, auparavant tellement festives et chaleureuses, ne sont plus qu'un dépotoir florissant de bureaux et de commerces clinquants. Si célèbres dans le monde entier, ses fêtes sont devenues monnaies courantes, sonnantes, et finalement trébuchantes. Ses plages sont désormais des refuges pour des touristes trop gras et trop riches. La vie rêvée de Tatactatoum est devenu un cauchemar.

Lorsqu'ils s'arrêtaient au village, les voyageurs et les nomades qui sillonnent inlassablement l'Afrique le disent : "*Tatactatoum est un monstre blanc ! C'est l'étincelle qui embrasera toute notre Mère l'Afrique !*". Tatactatoum fait peur. Toute mon enfance, mes oreilles n'ont entendu que ça :

"Tatactatoum, le monstre blanc !", ou encore "Tatactatoum... Mou Tat Catat ! Méfie-toi de moi !". Il n'empêche que ce jour là j'étais riche dans un monde où l'argent est roi. Je n'avais rien à craindre.

Quand je suis descendu du wagon, j'avais beau être riche, pour mes frères noirs je restais un blanc. Pas un blanc qui porte un costume et une mallette, ou qui roule dans une grosse voiture, non, j'étais un pauvre qui vit comme un noir dans une cabane. J'étais comme un faux-blanc, un demi-noir, un trompeur, un parasite. J'étais ce que certains appellent un "Blanc-Tam-tam". Etre considéré comme un "Tam-tam" me rendait largement plus méprisable et détestable que n'importe qui. En Afrique, c'est bien connu, il y a de nombreuses rivalités entre certaines tribus et ethnies, mais elles s'accordent toutes contre les "Tam-tam", et en dehors de mon village, c'est bien ce que j'étais. Les médailles sur mon cou prouvaient mon origine. J'ai bombé le torse pour mieux les mettre en avant.

J'ai longé le quai. Des escaliers menaient sur une rue. Une bonne demi-douzaine de mains tendues m'a accueilli les paumes ouvertes pour me prendre en pitié et me quémander quelques pièces. Ma tunique de "Tam-tam" a aussitôt refermé les mains avec dépit. Les mendiants pensaient que je ne devais évidemment pas avoir d'argent. Vexé, je me suis approché d'une femme plus modeste que les autres. Elle était noire et vieille comme l'Afrique. Son visage était aussi craquelé que l'écorce d'un arbre qui n'a jamais connu la pluie. Un vieux bout de tissu couvrait sans pudeur le travers de son corps. Ma main a plongé dans mon baluchon de lin pour en extirper quelques billets. La mine accablée de la vieille femme s'est alors changée en une affreuse tête de méchante sorcière :

- Non, petit ! Je n'accepte pas l'argent des Tam-tam. Leur argent est toujours de l'argent mauvais. Je ne veux pas salir mes mains. Je ne veux pas payer pour tes crimes !

Ma bouche s'est entrouverte pour protester, mais la vieille a rajouté en baissant la tête, et en refusant même de me regarder, l'ongle de son index juste sous ma gorge :

- Tout petit homme que tu es, passe ton chemin, si tu ne veux

pas que je t'étripe ou te maudisse. Allez, va-t-en !

Affolé, j'ai dévalé les escaliers quatre à quatre. Je ne me suis pas retourné, tellement pressé que j'étais de retrouver l'anonymat d'une rue de ville. J'ai immédiatement embrassé une bonne dizaine de fois ma médaille de la chance pour annuler l'éventuel sortilège de la vieille femme. Après encore quelques foulées empressées, j'ai repris mon souffle. Je me suis calmé. J'avais disparu dans un bain de foule. Je m'étais dissout dans la masse, dans le foisonnement de la civilisation. Ce brouhaha de centaines de silhouettes me dissimulait. Je trouvais un refuge dans ce que je redoutais le plus. Manifestement, ce monde ne tournait pas rond. Tout est ennemi, et c'est précisément dans le tout, dans la masse, que l'on trouve refuge.

A Tatactatoum, la chaleur n'était certainement pas plus terrible qu'ailleurs, mais l'absence totale de vent et cette damnée odeur d'asphalte rendaient l'atmosphère irrespirable et étouffante, vraiment insupportable. L'air de Tatactatoum était acide et corrosif. Il brûlait les joues. Ouvrant la bouche pour mieux respirer, en quelques instants, ma gorge et ma langue se sont retrouvées envahies de picotements, et me démangeaient comme si j'avais avalé une colonie de fourmis. Les routes étaient lourdement chargées de véhicules de toutes sortes : des camions, des autobus, des automobiles, des cyclomoteurs... et tous klaxonnaient avec agacement. Il y avait du bruit, il y avait de la fumée, et tout m'insupportait, tout m'agressait. J'avais envie de rebrousser chemin, de rentrer chez moi, et de retrouver mon village, mes parents, et mes amis. Mais St Barthélemy était déjà bien loin. Plus loin que jamais, et je m'en détournais encore davantage. Je m'enfonçais plus loin, plus profond, dans un monde à l'opposé du mien, en terre inconnue.

Hormis cette atmosphère des plus pénibles, il régnait dans l'air, ou dans le regard de tous ces gens, quelque chose de curieux et d'affreux, ou de pire encore, quelque chose que je ne cernais pas tout à fait. J'avais un peu peur. De toutes ces personnes que je croisais, il émanait un sentiment indéfinissable, vraiment étrange. Leur démarche même n'était pas naturelle. J'avais l'impression que tout le monde

surveillait tout le monde. Le regard de tous ces gens, que je pensais tout d'abord se fermer à cause de la poussière soulevée par les voitures, me semblait maintenant se plisser à la manière des petits félins en chasse, lorsque, ventre à terre, les oreilles baissées en arrière, immobiles de tout, ils s'apprêtent à se jeter sur leur proie. Chacun semblait paré à attaquer sauvagement son voisin. Dans leurs yeux, il y avait une sorte de folie contenue.

J'ai marché. Mon regard, gêné par la poussière, recroquevillé sous mes sourcils, observait ces premiers citadins. Des blancs en cravate, et des noirs tout aussi fous, des femmes très belles, et peu d'enfants. Sous cette chaleur empoisonnante, porter une cravate et un costume relevait de la pure folie. Mais sans doute que l'estime que devait procurer un tel calvaire devait largement valoir la peine d'être subi. La souffrance pour de l'honneur ? Je ne comprendrai décidément jamais le monde des blancs. Pour nous, l'honneur, c'est par exemple de bien réussir sa galette ; parce que ce n'est pas facile, et parce qu'une bonne galette, c'est très bon. Ce qui nous honore, c'est de satisfaire la gourmandise de ceux que nous aimons, de régaler la famille, les amis et les voisins. Pour nous, l'honneur ce n'est pas de se faire du mal, ou de montrer qu'on se fait du mal. C'est exactement le contraire. C'est de montrer qu'on sait faire du bien. Dans mon village, pour plaire à une femme, bien réussir sa galette, ça peut compter. Mourir de chaud dans des vêtements aussi ridicules qu'insupportables, non, pas du tout.

Les femmes de Tatactatoum, je ne les oublierai jamais. Elles étaient toutes plus ravissantes, plus séduisantes, et plus irrésistibles les unes que les autres. Jeunes ou plus âgées, toutes détenaient un charme qui me faisait crever d'envie de rester faire connaissance avec toutes ces beautés. A elles, j'avais très envie de leur montrer combien mes galettes sont réussies !

Malgré moi, j'ai vite mis de côté ma Délivrance. Mon attention se promenait au gré des femmes de Tatactatoum, que mes yeux gourmands se régalaient d'observer. Mon regard vagabondait de l'une à l'autre en me faisant tourner en

bourrique à chaque coin de rue. D'une rue à une suivante, l'esprit ensorcelé, j'avais l'impression d'avoir découvert la cachette des plus belles femmes du monde.

Combien de temps aurais-je pu aller et venir voguant ainsi d'une merveille à une autre ? Sincèrement, je ne le sais pas, mais très certainement, très longtemps. Mais voilà, alors que mes coups d'œil butinaient de beauté en beauté, sa forme floue m'est apparue dans un angle de rue. La silhouette vaguement dissimulée derrière un bâtiment, j'ai reconnu dans un coup de tonnerre le regard sévère de mon protecteur, l'homme-zèbre ! Découvert, il s'est subitement retourné et volatilisé dans la foule !

Il était donc là, lui aussi. Il me l'avait dit, mais je l'avais déjà oublié. Il me suivait. Il me surveillait. L'impression d'être épié m'a tétanisé. D'autant que je n'avais vraiment pas envie qu'à St Barthélemy tout le monde pense que les femmes pouvaient me mener par le bout du nez. Pourtant, à cette époque ce n'était pas tout à fait faux. Mon seul vrai problème était que je n'arrivais pas à admettre qu'un beau jour je puisse consacrer tout mon amour et toute ma vie à une seule femme, et en être satisfait et comblé. Elles sont toutes si jolies.

L'intensité du regard de mon protecteur a foudroyé toutes mes rêveries, et m'a aussitôt remis sur le droit chemin, celui de ma Délivrance. La mine penaude, les épaules prostrées, je suis parti dans la direction vers laquelle pointait un panneau de métal brûlant sous le soleil : "Aéroport".

Voler dans les airs ? Je n'y avais jamais vraiment songé. Dans mon village, personne n'y pense vraiment. Chez moi, quand on regarde le ciel, on y voit des oiseaux et des nuages. Pas des avions. Quand on regarde le ciel, c'est pour prévoir le temps, se languir de la pluie, estimer la couleur du soleil, écouter les étoiles, ou parler aux esprits... pas pour se préparer à voler ! Oui c'est vrai, on dit que certains sorciers et grands maîtres sont capables, en esprit, de sortir de leur corps et de s'envoler à travers les cieux. Bon peut-être, mais moi, en avion ? Cette nouvelle idée était douloureuse à accepter, et mon cerveau se rebellait furieusement. Tout mon

corps n'était pas d'accord. J'avais fait le voyage de St Barthélemy à Carocco dans un gros camion, et je venais même de prendre le train pour Tatactatoum, oui, mais un camion quand il tombe en panne, il s'arrête. Un train, s'il devient fou, il est toujours possible d'en sauter en marche. Un avion n'a pas le droit de tomber en panne, un avion n'a pas le droit de devenir fou... sinon ce serait vraiment trop dangereux.

Je me suis répété cette dernière phrase une bonne centaine de fois alors que mes émotions, malgré mes tentatives de les rassurer et de les contenir, imaginaient les pires catastrophes. Une aile qui se décroche, un moteur qui ne fonctionne plus, le pilote qui tombe malade. Toute une série de malheurs relativement improbables qui alimentaient abondamment mon ignorance et mes appréhensions. Je me suis parfois rendu compte que j'avais le plus peur de ce que je ne connaissais pas. Prendre l'avion, effectivement, je ne connaissais pas.

Il existe une relation indéniable entre le corps et l'esprit, c'est évident. Ce jour là, je l'ai bien compris. Plus j'approchais de l'aéroport, et moins mes jambes parvenaient à me porter. La peur de l'avion, je la supportais du ventre jusque dans les jambes. Je sentais mes foulées de plus en plus incertaines et désarticulées. Mes chevilles se faisaient hésitantes, et mes genoux fléchissaient lâchement. Même mon ventre s'est mis à grogner son appréhension. Plus que jamais, j'ai eu l'impression qu'en moi résidaient plusieurs "Emmanuel". J'en ai ressenti un qui était effrayé de ce que le second imaginait, et un troisième, courageux et brave, qui rassurait les deux autres et avançait. Finalement, grâce au courage du troisième, j'y suis arrivé : l'aéroport international de Tatactatoum.

Pour ceux qui ne savent pas ce qu'est un aéroport, en découvrir un, c'est très impressionnant. L'aéroport de Tatactatoum se situe loin de la ville. Très loin. A pieds, c'est quatre à cinq bonnes heures de marche. Une fois arrivé, j'ai d'abord découvert un immense parking où étaient garés des centaines de véhicules. Un instant, je me suis demandé si je ne m'étais pas trompé. Plus loin encore, s'agençait un

bâtiment aux dimensions tout aussi extraordinaires. Et encore derrière, une tour immense, plus haute que n'importe lequel des grands arbres d'Afrique. Mais le plus incroyable, c'est que l'aéroport, en fait, ce n'est rien de tout cela. Il faut rentrer dans le bâtiment central en passant par toute une série de portes automatiques, pour rentrer vraiment dans le corps de l'aéroport. A l'intérieur, surgissent de partout sur les murs des inscriptions lumineuses, tandis qu'une belle voix de jeune femme annonce dans plusieurs langues les horaires, les destinations des vols, et les portes d'embarquement.

J'ai longé un grand nombre de couloirs, traversé de nombreux halls, rencontré des personnages très bizarres (tout à fait typiques des aéroports), et finalement, bien évidemment, je me suis perdu.

Embêté de m'être égaré, et embarrassé de demander de l'aide, je me suis lentement approché du premier homme venu, comme si de rien n'était, pour lui demander à qui je devais m'adresser pour aller en France. Je n'ai pas dû choisir la bonne personne. Les sourcils froncés, le noir m'a parlé sèchement dans une langue étrangère, sans s'arrêter de marcher, et a même accéléré sa foulée en se palpant nerveusement les poches.

J'ai tenté une nouvelle approche sur un autre homme, un jeune blanc. Avant même de l'aborder, j'ai remarqué que la manche gauche de sa chemise était remontée. Seuls les magiciens maléfiques relèvent leur manche gauche de cette manière. Ils libèrent ainsi la force de leur main gauche. La main gauche est la main du mal, celle qui prend, vole, frappe, tue, menace... En moins d'un quart de seconde, j'ai tourné les talons, et j'ai marché d'un bon pas droit devant moi, et, sans me retourner ni même ralentir, je me suis engouffré dans de nouveaux couloirs. Une fois à bonne distance, j'ai vite embrassé ma médaille de la chance pour annuler l'éventuel mauvais sort du jeune blanc. En faisant ce geste m'est revenu la sagesse de mon pays, la Mhoudaoui, et de mon village, St Barthélemy. M'est revenue à l'esprit la première des cinq lois de la vie.

Pour nous, les mhouidiens, la vie délivre des messages. C'est

l'une des cinq lois de la vie, la première. Il paraît d'ailleurs qu'en connaissant cette toute première règle, en la maîtrisant parfaitement, tout le monde peut découvrir les quatre autres lois. L'éducation des enfants repose en partie sur l'apprentissage de cette vérité fondamentale.

Les enfants apprennent à développer leur faculté de lire les messages de la vie. Rien n'est plus difficile à accepter que cette première vérité, mais une fois comprise, admise, elle est omniprésente, elle est partout. La vie nous apprend tout ce que nous avons besoin de savoir. Si on sait l'écouter, la vie répond à toutes nos questions, tous nos besoins. Elle peut combler le vide de toutes nos ignorances. Elle égraine des indices sur notre route pour nous conduire, nous guider, nous grandir. Moi, lorsque j'étais petit, mon père me répétait très souvent que "*nous sommes tous comme une feuille de papier sur laquelle la vie écrit ce qu'elle attend de nous*". En somme la vie serait comme une sorte de crayon. Notre vie serait notre propre message. A chacun de savoir le lire. L'important est de comprendre ce que la vie nous chuchote. Dans le cas contraire, le message se fera plus insistant, plus soutenu, et la vie pourra même être agressive. A trop mal comprendre, à trop refuser de voir, le message se transforme, il devient plus dur et incisif, et s'il le faut, si elle le doit, la vie touchera l'individu qui refuse d'entendre, dans ce qu'il a de plus cher au monde, dans le cœur de sa vie, pour qu'il comprenne et accepte. Le message est toujours le plus important.

Mais si l'individu est réceptif, s'il est assez ouvert aux messages de la vie, s'il les comprend et les considère, la vie sera alors douce, caressante et tendre. Alors l'individu vit en harmonie avec son monde. "*La vie marche dans tes pas*", voilà ce qui arrive.

Pour nous, les mhoudiens, l'homme possède cinq doigts à chaque main, parce que chacun de ses doigts correspond à chacune de ces lois. Aussi étrange que cela puisse paraître, cette correspondance est déjà un message de la vie. La première de ces cinq lois correspond à celle de l'auriculaire. C'est la loi du "*mon petit doigt m'a dit*". C'est l'auriculaire qui gratte l'oreille et qui entend les murmures de la vie, les secrets et les messages. D'ailleurs, bien plus tard, j'ai appris

que le terme auriculaire venait du mot "auricule" et du latin "auricula" qui signifie "petite oreille". Il n'y a pas de coïncidence. Le hasard n'existe pas. L'oreille du cœur est une petite oreille qui perçoit les messages de la vie.

Perdu dans cet aéroport, dans ce monde aussi moderne qu'étranger, je me suis arrêté de tergiverser pour rien, et j'ai fermé les yeux un instant. J'étais dans l'attente d'un message de la vie. J'attendais que la vie me dise ce qu'elle attendait de moi, et me guide. Comme il paraît que ça aide, j'ai tenté de faire le vide dans ma tête, et de taire toutes les pensées vagabondes. A ne rien faire, à ne rien dire, et sans bouger, immobile, j'ai attendu, et j'ai ouvert les yeux pour mieux observer. Un long moment s'est suspendu en plein vol, mais rien n'est arrivé. Il ne s'est rien passé. Ou alors, je ne m'en suis pas aperçu. Toujours les mêmes gens bizarres qui vadrouillaient dans tous les sens et de partout, sans se soucier de rien, et surtout pas de moi.

Dans ma tête, a explosé, comme un arbre géant foudroyé par un éclair, mon propre hurlement de colère :

- Je veux aller en France !

J'ai eu comme un malaise.

- Hep, bonhomme !

Un policier en uniforme m'a interpellé. La matraque à la ceinture, le regard déjà agacé, il s'est approché de moi, le pas calme et athlétique :

- Dis-moi, mon gaillard, qu'est-ce qu'un petit blanc-bec comme toi fait dans un aéroport ?

L'assurance et la musculature de ce noir m'ont trop impressionné pour me permettre de lui fournir aussitôt une réponse cohérente. Déconcerté face à un tel mastodonte, la vérité a glissé d'elle même d'entre mes lèvres, comme un aveu :

- Je suis mhoudien. Je poursuis ma Délivrance, et je dois aller en France pour retrouver un grand maître, celui qui est venu des cieux au côté d'un lion. J'ai de l'argent, et c'est de l'argent honnête, mais je ne sais vraiment pas comment faire.

Sur le coup, le costaud fut désarçonné, comme bousculé par ma petite voix. Ma phrase semblait lui avoir volé dans les plumes comme une paire de claques. Une drôle de perplexité a ridé son front. Pendant un court instant, j'ai bien cru que ce grand gaillard allait s'évanouir. Finalement, après avoir retiré sa casquette pour essuyer de grosses perles de sueurs, et après que son visage fiévreux soit passé par toutes les couleurs de l'arc en ciel, il m'a vaguement indiqué de la main une jeune femme assise derrière un bureau qui pourrait me renseigner. Qu'elle était belle ! J'ai quitté le policier en me retournant plusieurs fois pour regarder, non sans une pointe de malice, sa mine bouleversée.

Les longs doigts de la jeune femme cavalaient sur le clavier d'un ordinateur. Je n'en avais jamais vu. Je l'ai saluée en baissant la tête poliment. Ses yeux en amande ont quitté l'écran, et m'ont regardé. Un sourire rayonnant accompagnait sa petite frimousse. Rouge comme les fesses d'un singe, j'ai souri bêtement, longuement, et sans rien dire. Je me sentais vraiment nigaud. Les yeux baissés, embarrassé, je lui ai demandé comment faire pour aller France. Elle m'a répondu aimablement qu'il me fallait tout un tas de documents et de papiers très compliqués à obtenir, que ce n'était pas si simple parce qu'il fallait s'y prendre à l'avance, et que peut-être, le mois prochain...

Après un instant de réflexion, je lui ai présenté mon médaillon de bois dans lequel se trouvaient les divers documents me concernant. Peu coutumière de ce genre de situations, elle a ouvert le médaillon d'un coup sec, et en a inspecté le contenu minutieusement. Tout un tas de papiers étaient pliés à l'infini. Sa gorge faisait des "*hum-hum*" satisfaits, tandis que son sourire se coinçait tantôt dans la joue droite, tantôt dans la gauche. Après avoir hoché le menton vers le bas, elle m'a regardé une nouvelle fois, et avec la mine d'un petit chien abandonné qu'on a très envie de serrer dans ses bras, elle m'a déclaré :

- *Tu sais, un billet d'avion pour la France, c'est cher, très cher... Ça coûte beaucoup d'argent.*

Là, j'ai vécu un moment formidable ! Un de ces moments magiques qui ne se présentent que trop rarement dans une vie. Fier comme un chef-lion, j'ai majestueusement porté à

mes bras mon baluchon de lin. D'un geste ample, je l'ai ouvert, et l'ai magistralement vidé sur le comptoir. Un grossier monticule de billets s'est formé. Le sourire de la jeune femme s'est écarquillé. Ses yeux pétillaient de mille et une petites lumières. J'étais éperdu de fierté. Surprise, elle était encore plus jolie. Elle m'a dit d'une voix amusée que ça devait largement suffire. Mis en confiance, je lui ai touché deux mots de ma Délivrance, et elle m'a aussitôt proposé de faire changer mon argent en franc français. J'étais ravi. Après un instant d'hésitation, et après m'avoir estimé de la tête aux pieds, d'un air embêté, elle m'a demandé si je voulais acheter de nouveaux vêtements, moins "*exotiques*" selon elle, plus "*français*". J'étais fou de joie. Elle a passé un coup de téléphone, et au bout de quelques minutes, une jeune femme nous a rejoints. Elle portait un grand sac en papier, qu'elle m'a adressé en souriant, juste avant de repartir. J'ai jeté un œil dans le sac ; des vêtements français. J'étais stupéfait ! La femme de l'accueil a pioché des billets dans le monticule d'argent, en les comptant à voix haute, et m'a retourné un petit ticket.

Soudain, comme prise en flagrant délit de commettre une impardonnable bêtise, les yeux ronds comme des billes, elle m'a demandé où je voulais aller en France :

- *C'est quand même grand la France !*, elle a rajouté :
- *Paris ? Marseille ? Bordeaux ? Lyon ? Toulouse ?*

Mince, je n'en avais pas la moindre idée. Dans quelle ville devais-je me rendre pour retrouver mon maître mhoudien ? Non, vraiment, je ne savais pas. Personne ne m'avait rien dit. Pour moi, comparée à l'Afrique, la France n'était qu'un tout petit pays, à peine plus vaste que la Mhoudaoui. Je pensais que tout le monde se connaissait. En plus, s'il s'agissait d'un grand maître, je me disais que cet homme devait être très populaire, et que tout le monde le connaissait. Moi, je pensais me rendre en France, et une fois sur place, demander aux gens que j'allais croiser.

Alors j'ai réfléchi. J'étais prêt à lui répondre que je partais pour Paris, la capitale, lorsque j'ai senti comme une présence étrange derrière moi. Comme s'il se tramait quelque chose dans l'invisible. Un maléfice. J'avais une sorte d'intuition. Le

temps s'est suspendu. Tout s'est immobilisé. Il eut un silence glacial. Et là, au beau milieu de l'aéroport, il eut un rugissement terrible ! Là, juste dans mon dos, un rugissement effroyable ! Comme si une lionne furieuse avait pénétré l'aéroport, et s'apprêtait à terrasser d'un seul coup de gueule toutes les personnes présentes dans le hall ! Terrorisé, j'ai bondi de peur, et fis volte-face, les bras écartés, prêt à esquiver la première attaque.

Aucune lionne féroce dans les alentours ! Non rien. Rien de rien. Rien sinon ce très étrange petit homme gros et vif, vraiment curieux. Sa figure était rose et épaisse, et, sur ses cheveux en bataille, il portait un drôle de petit chapeau pointu et vert, à plumes. Son ventre grassouillet débordait d'un étroit gilet de cuir brun. Un bermuda vert semblait étrangler ses grosses cuisses. Ses mollets étaient moulés dans d'épaisses chaussettes de laine. Tout son corps paraissait sous pression, comme comprimé. Les yeux petits et surpris, enfoncés dans ses joues dodues, il m'a regardé. D'entre ses lèvres rondes et potelées s'est écarté un petit sourire, pas du tout effrayé, et ce drôle de petit bonhomme, calmement, m'a parlé dans sa langue aussi étrange que lui :

- *Was passiert ? Kann-ich Sie helfen ?*

Immédiatement, je me suis retourné, et les yeux plissés très fort, j'ai vite embrassé ma médaille de la chance une bonne dizaine de fois avant de comprendre que ce drôle de bonhomme vert n'avait rien à voir dans mon histoire, et que ce rugissement ne provenait pas d'un quelconque magicien noir, mais très probablement du grand maître de ma Délivrance. A moins qu'il ne s'agisse tout simplement d'un message de la vie ? Le cri du lion ! Evidemment, le maître que je cherchais est "*venu des cieux, au côté d'un lion*". J'étais heureux ! J'avais la formidable sensation d'avoir tout compris à la vie. Le mot lion correspondait certainement à la ville de Lyon. C'était logique. Cette première énigme de l'aventure était résolue, et j'étais bien content. J'ai bien cru me réjouir trop vite lorsque dans les haut-parleurs, la voix de cette femme a annoncé :

- *Attention. Attention. Dernier appel. Départ du vol 257 pour Lyon - Saint Exupéry. Portes d'embarquement A et D. Je répète...*

Pris de panique, j'ai sautillé comme une gerbille en suppliant d'un regard désolé ma gentille et jolie hôtesse de bien vouloir m'aider de nouveau. Avec ses mains, elle m'a fait signe de me calmer, et d'une voix merveilleusement apaisante, elle m'a assuré que tout se passerait très bien, et qu'elle allait téléphoner aux hôtesse de l'appareil pour les prévenir de l'arrivée d'un dernier voyageur. Elle m'a présenté mon billet, en a déchiré une partie, et m'a tendu un grand sac en papier avec mes nouveaux vêtements "français". J'ai glissé le reste de ma fortune dans le baluchon de lin. Il me restait encore beaucoup d'argent, en plus des deux petits diamants. Enfin, elle m'a dit qu'elle devait absolument garder ma petite machette, car je n'avais pas le droit de l'emporter avec moi dans l'avion : *"pour des raisons de sécurité"*. Moi qui pensais que c'était justement par sécurité qu'elle m'avait été donnée. Mais je n'avais pas le temps de discuter, il me fallait partir. Avant de courir à en perdre haleine, j'ai pris le temps de la remercier, à la mhoudienne, la tête baissée, et la main posée sur le cœur. J'étais autant séduit par son charme que touché par sa gentillesse.

J'ai tourné les talons, et j'ai cavale jusqu'à la porte d'embarquement. Une nouvelle jolie jeune femme m'y attendait. Elle avait un sourire resplendissant. En blaguant, je me suis dit que j'aurais dû venir plus tôt dans cet aéroport. Je lui ai présenté mon billet. Elle en déchira également un morceau. Dans un sourire qui m'a pourfendu le cœur, elle m'a proposé de rentrer dans une sorte de tunnel. Le tunnel était sombre. Au loin, une porte se dressait devant moi. La porte s'est ouverte, et avec un regard amusé, une hôtesse m'a fait signe d'approcher : *"Nous n'attendions plus que vous"*.

J'ai passé la porte. Il y avait des sièges en tissus beige et orange sur lesquels étaient assis des gens de toutes les couleurs. Sur le coup, je n'ai pas réalisé que je me trouvais déjà dans l'avion.

Aussitôt assis, une voix très jolie a souhaité la bienvenue aux passagers au nom de toute l'équipe et du commandant. La voix a brièvement présenté le trajet, ainsi que les différentes escales, et a invité les voyageurs à attacher leur ceinture, et à

se préparer pour le décollage, qui ne devait plus tarder. En fait j'étais content que tout aille si vite. Je n'avais plus le temps d'avoir peur. L'allure de la vie dépassait mes pensées et mes craintes.

Il y a eu quelques secousses, et dans un effroyable hurlement, l'engin s'est avancé, lentement tout d'abord, puis de plus en plus puissamment. L'intensité des réacteurs vociféra de part et d'autre de l'appareil. Finalement, j'ai senti l'avion se cambrer en arrière comme un mille-pattes à l'attaque, et s'arracher violemment de la piste. J'ai eu l'impression de sentir mon cœur tomber dans mon ventre.

Voilà, c'était fait. L'avion planait déjà dans le ciel. Je m'envolais pour la France, Lyon, l'aéroport international de St Exupéry.